

La conscience inaccessible

De la machine cérébrale à l'apparition du monde

* * * * * Version courte (5 pages) * * * * *

Apparition du monde, présence, conscience

Quand nous ouvrons les yeux le matin au réveil, il nous paraît tout à fait naturel de voir le monde autour de nous, d'entendre les oiseaux, de toucher les draps, de sentir l'odeur du café. C'est ce que l'on appelle généralement la « conscience » mais comme ce mot est très embrouillé, nous lui préférons la notion de présence, ou d'apparitionnalité, qui concentre la problématique de la conscience, à savoir le fait apparemment banal que le monde nous apparaisse. Percevoir le monde ? Rien ne semble plus normal et anodin. Tout le monde l'associe au fait d'être vivant. Après, tout, nous avons des yeux, des oreilles, une peau...

Mais est-ce si « normal » que ça ? Techniquement, en simplifiant à gros traits, notre cerveau s'apparente à un computer, un computer biologique, disons bio-électrochimique. De façon macroscopique, cet organe se présente comme un paquet incroyablement dense de neurones – 80 milliards - qui, individuellement, ne connaissent que deux états : potentiel de repos ou potentiel d'action, un fonctionnement qui ressemble beaucoup à celui de nos ordinateurs domestiques, où chaque information est codée par des états 0/1. .

Une machine, même « intelligente », reste une machine

L'ennui, c'est qu'il n'y a dans le fond pas plus de raison qu'un computer biologique perçoive le monde qu'un ordinateur de bureau, qui lui, possède autant de « conscience » qu'un tracteur ou un grille pain. Un computer, même ultra-sophistiqué ou ultra-puissant, même relié à une armée de capteurs, même doté des logiciels d'intelligence artificielle les plus remarquables, n'en reste pas moins une machine, et une machine ne ressent rien - le monde ne lui apparaît pas. Il n'y a pas de « monde »

pour un ordinateur, juste des signaux, traités et aiguillés selon les logiques implémentées dans ses logiciels par des humains. Il est important de comprendre que notre cerveau réalise un nombre considérable de tâches sur ce mode « non ressenti », que l'on peut qualifier d'automatique, c'est-à-dire sans que nous en ayons conscience, tout comme un ordinateur artificiel. « La plupart de nos opérations mentales sont opaques : nous avons beau y réfléchir, nous n'avons pas la moindre idée des opérations qui nous permettent de reconnaître un visage, de monter un escalier ou de nommer un mot », concède Stanislas Dehaene, dans *Le code de la conscience*.

Notre cerveau étant un computer, il ne devrait rien ressentir du tout, de la même façon que votre ordinateur n'est pas triste quand vous l'éteignez le soir. Techniquement, il n'y a pas de raison objective, scientifique et rationnelle pour que le monde nous apparaisse dans toutes ses dimensions sensorielles, pour que notre computer d'origine naturelle soit différent d'un computer artificiel, pour que les signaux sensoriels en provenance du monde extérieur émergent en sensations, impressions, sentiments ou émotions, pour qu'au final l'odeur du café vous titille les narines le matin. A l'instar d'un computer artificiel, notre cerveau devrait se contenter de traiter des signaux, et de réagir en conséquence, d'être une interface informatique entre les signaux « in » et les actions « out », sans que le monde ne lui apparaisse.

Cerveau = computer + conscience

La différence entre un computer artificiel et notre computer naturel tient donc à ce phénomène « d'apparitionnalité » - généralement appelé conscience - sur lequel les scientifiques se cassent les dents depuis des décennies, bien que les connaissances sur le cerveau « matériel » aient considérablement progressées, de même que les outils d'imagerie neurologique. La question qui demeure est de savoir comment un fonctionnement binaire de type actif / inactif se métamorphose dans le cerveau en perceptions, et sensations, comment des micro-courants électriques se transforment en vue, odeurs, sensations tactiles, en qualia disent les spécialistes, au lieu de rester des 0 et des 1, comme dans votre portable. De quoi, donc, est faite cette présence insaisissable ?

Un phénomène indescriptible

La thèse du philosophe Henri Van Lier est que ce phénomène présente une caractéristique singulière, qui le distingue de tous les autres phénomènes connus dans l'univers : il est indescriptible, c'est-à-dire qu'il échappe à toute possibilité de description, de l'extérieur, définitivement. La présence-apparitionnalité ne possède ni forme, ni masse, ni substance, ni énergie ni fréquence et d'une façon générale ne peut

être caractérisée par aucune grandeur physique connue, pas plus que par une description informatique du « système cérébral ». La présence-apparitionnalité existe, nous la ressentons, mais elle est indescriptible, ce qui interdit toute tentative de la « saisir », de la visualiser, de l'explorer, de la mesurer. Elle « est », mais ce n'est pas un « objet ». On ne peut ni la mettre en boîte, ni la peser, ni l'apercevoir, ni même l'entrevoir (aucun appareil d'imagerie n'a jamais vu ce que voit un sujet). La présence se vit de l'intérieur, mais ne peut se décrire de l'extérieur. Indescriptible, la présence s'oppose à tout le reste des phénomènes connus dans l'univers, que l'on désigne schématiquement par l'appellation de « fonctionnements ». Ce qui permet au passage au philosophe belge d'établir une distinction fondamentale dans l'univers, la coupure fonctionnements/présence, les fonctionnements désignant l'ensemble des phénomènes descriptibles, et la présence le phénomène indescriptible, que nous désignons par les mots de présence ou d'apparitionnalité, ce qui revient au même.

L'esprit ≠ conscience

Cette indescriptibilité fondamentale explique que les scientifiques peinent terriblement à s'en approcher, et que ce phénomène suscite d'interminables palabres. La conscience est un « ovni » intellectuel. Certes, voilà bien longtemps que les philosophes ou même les religieux ont repéré le caractère « immatériel » de « l'esprit ». Mais la notion « d'esprit » est très vague et mélange à minima deux catégories de phénomènes : des computations neuronales, et la présence-apparitionnalité. Tout ce qui relève de la pensée, de la réflexion, du langage, des décisions, des actions, est le résultat du travail de notre processeur cérébral, et s'avère de ce fait matériel et descriptible, de la même façon que tout ce qui se passe dans un ordinateur n'est pas « magique », mais est au contraire matériel et descriptible, même si ces opérations sont nombreuses, invisibles à l'œil nu et ultra-rapides.

Comme nos aînés ignoraient tout de l'informatique et du cerveau, ils pensaient que l'esprit au sens large était immatériel, ce qui n'est pas le cas. Même difficile à tracer, à suivre et à décrire, le fonctionnement de notre cerveau-computer est descriptible, au moins en théorie ; ce qui ne l'est pas, c'est l'apparitionnalité du monde en tant que telle, qui constitue le point nodal de la question de la conscience, et qui nous distingue d'un computer artificiel. Ce qui est indescriptible, fondamentalement, c'est le fait que le monde nous apparaisse. Tout le reste appartient aux fonctionnements qui, eux, sont descriptibles. La conscience se vit de l'intérieur (je perçois le monde, je peux en parler), mais ne présente aucune matérialité qui permettrait à d'autres d'y accéder. Tout le monde sait de façon intuitive et naïve que personne ne peut rentrer dans son propre esprit et que l'image du monde qui se forge quelque part dans son cerveau n'est pas « partageable ».

Un rouage secret du psychisme

On pourrait s'arrêter là, en se réjouissant d'avoir identifié un peu clairement ce phénomène singulier, si difficile sur le plan théorique en raison de sa nature à la fois « élémentaire » (nous avons tous une conscience) et extrême (un phénomène indescriptible est hyper-étrange). Mais cette avancée théorique nous permet d'aller plus loin et d'avancer dans la compréhension de certains mécanismes à l'œuvre dans le psychisme humain où ce phénomène pour le moins curieux joue un rôle majeur. De façon aussi souterraine que fondamentale. Pour dire les choses simplement, peu ou prou, tout le monde recherche des états de conscience, c'est-à-dire les moments où les fonctionnements s'effacent au profit de la conscience pure, que nous préférons quant à nous appeler « présence » ou « présence-apparitionnalité ». « Beaucoup de conduites hominiennes non seulement sont accompagnées de la présence, mais elles la prennent pour thème et pour but, pour source de jouissance et pour objet de désir », écrit Van Lier. Des expressions courantes y font implicitement référence : se sentir en « état de grâce », en lévitation, « marcher sur un petit nuage », se sentir « en dehors du monde », « en suspens », s'oublier, « planer »... Le philosophe a répertorié un certain nombre de situations bien connues, favorables à l'émergence de ces états : « certaines heures du jour : la nuit claire, le crépuscule, le plein midi, le petit matin. Certains lieux : le désert, le fleuve, la steppe, le grand nord. Certaines saisons : les pâques, les ruts et chaleurs ».

Des stratégies pour cultiver la présence

Toutefois, comme le note le philosophe, « Homo ne s'est pas contenté d'attendre ces coïncidences aléatoires et d'ordinaire, il a mis au point des rituels cycliques permettant d'espérer l'irruption de la présence-absence régulièrement. Ce furent la lutte à mort, le duel (celui de Stendhal décrit par Mérimée), le crime (selon Genet), la danse exténuante, le jeûne, l'immobilité prolongée, l'orgie, la divagation entretenue, le pèlerinage avec ses fatigues et son dépaysement. Dans les cultures plus intellectualistes, la même finalité a produit des peintures, des architectures, des musiques d'art extrême » (p 175). Le succès actuel du yoga ou de la méditation, par exemple, tient sans doute pour beaucoup à la volonté de leurs pratiquants de privilégier les états de présence dans un monde extrêmement technicisé, globalement subordonné aux fonctionnements. Sans l'explicitement très clairement, ces disciplines ont pour vocation d'entraîner l'esprit (et le corps) à se rapprocher d'états de présence. Parmi les autres activités ayant pour intention (plus ou moins explicitement) de cultiver ces états, on peut encore citer la danse, surtout quand elle s'approche de la transe, les drogues diverses et variées, la musique, l'amour, le sport à un certain niveau... Tous, nous aimons et guettons ces moments de suspens, qui nous ramènent vers la

présence et son cristal saisissant... Cela dit, il s'agit généralement d'états assez difficiles à atteindre, car il n'est pas si simple de desserrer l'emprise des fonctionnements (phénomènes descriptibles), difficile de ne penser à rien, d'oublier ses préoccupations, de ne pas être sollicité par mille et une petites choses, d'oublier son corps.

Conclusion

Nous voilà arrivés au terme de ce bref aperçu de la question de la conscience, que nous préférons désigner par les termes équivalents de présence et/ou d'apparitionnalité, moins confus. D'une certaine façon, l'essentiel est dit, nous avons mis le doigt sur ce phénomène singulier, et suggéré qu'il jouait un rôle souterrain dans notre psychisme. A chacun maintenant de se forger sa propre conviction. Il nous faut toutefois préciser un point. Nous avons basé notre raisonnement sur le fait que notre cerveau s'apparente à un computer. Il s'agit évidemment d'une simplification. Notre cerveau présente de nombreuses différences avec un computer artificiel (il n'y a pas d'indépendance nette hard/soft dans le cerveau par exemple), mais ces différences ne changent rien au fond du problème : même différent d'un computer artificiel, notre cerveau reste un computer, et il n'y a toujours aucune raison rationnelle, logique ou scientifique pour que le monde lui apparaisse. Donc, même si notre analogie est approximative, le raisonnement reste valable.

La volonté de proposer un article court et attrayant nous a en quelque sorte amené à aller droit au but, en l'occurrence au constat selon lequel la « conscience est indescriptible », sans trop d'étapes intermédiaires. Ceux qui souhaiteraient aller un peu plus loin dans la compréhension de ce phénomène peuvent lire la version longue de ce même article, accessible sur ce même site, qui suit la même ligne, tout en développant davantage les à-côtés.

Denis BAUDIER

Version courte, Septembre 2021

La conscience inaccessible

De la machine cérébrale à l'apparition du monde

* * * * * Version longue (25 pages) * * * * *

Préambule

A la fin de sa vie, le philosophe belge Henri Van Lier a rédigé une monumentale *Anthropogénie*, qui condense dans une vision unifiée et inédite une grande partie des savoirs et connaissances accumulés depuis la seconde moitié du XXème siècle sur ce drôle de primate qu'est Homo sapiens sapiens. Dans cet ouvrage extrêmement dense, où les idées nouvelles fourmillent, Van Lier engage pour la première fois une philosophie « par le bas », en éclairant d'un jour nouveau les différences entre l'homme et le singe, base incontournable pour développer une philosophie un peu tangible. Puis, il remonte le fil des accomplissements d'Homo, depuis les indices et les index, jusqu'aux théories, aux vies, à l'histoire, aux civilisations, en passant par le langage, la musique ou l'art. Au sein de ce contenu bouillonnant, d'une fécondité sidérante, il y a une place à part pour un phénomène étrange, que nous appelons généralement la conscience et qu'il préfère appeler la « présence », un sujet qui occupe les philosophes et les cognitivistes depuis longtemps. Van Lier en propose une approche radicalement neuve, voire révolutionnaire, mais comme à son habitude, il ne s'y étend pas, considérant rapidement les choses comme acquises ou évidentes. Cette sobriété, sur un sujet aussi fondamental, pourrait amener les lecteurs d'*Anthropogénie* à passer à côté et à poursuivre leur chemin sans en mesurer toute l'importance, raison pour laquelle il m'a paru utile d'en développer quelques aspects, dans un langage simple et accessible, afin d'attirer l'attention sur ces quelques paragraphes, qui ouvrent des voies inédites et déroutantes dans la compréhension de l'être humain.

La conscience

Introduction

Qu'est-ce que la conscience ? La réponse à cette question devrait couler de source. Après tout, la conscience est un matériau disponible en abondance sur terre ; tous les êtres humains sont supposés en posséder une, c'est donc un objet commun dont tout le monde peut se faire une idée assez facilement. Nous possédons tous une certaine compétence sur le sujet.

Las, tous ceux qui se sont un jour ou l'autre frottés à cette question savent qu'il n'en est rien, non que la question soit complexe, elle ne l'est pas tant que ça, mais sa nature nous oblige à fréquenter des zones grises de la connaissance, entre science et philosophie, et à transgresser certains interdits scientifiques, ce qui est loin d'aller de soi (heureusement d'ailleurs). D'une certaine façon, le plus difficile avec la conscience consiste à admettre son évidence, en s'affranchissant des interdits qui pèsent sur elle. Une autre difficulté consiste à prendre du recul sur les phénomènes les plus absolument basiques de l'existence, à envisager nos perceptions à la racine, et à accepter que quelque chose d'absolument banal, le soit moins qu'il n'y paraisse. Il vous paraît absolument banal de voir le monde, de le sentir, de le toucher, de l'éprouver, de l'entendre ? Est-ce si sûr ?

Commençons notre cheminement en réglant un problème de vocabulaire, qui contribue beaucoup au désordre autour de cette notion.

Issu du latin *cum scientia*, le mot conscience est un mot valise, un peu fourre-tout, employé pour désigner des familles de phénomènes très hétérogènes. L'un de ses usages les plus courants se rapporte à un état physiologique objectif, quasiment médical. On est "conscient" quand on n'est pas "inconscient". Etre conscient dans ce sens signifie que l'on est présent au monde, qu'on le perçoit, le ressent, que l'on est en mesure d'interagir avec lui. Quelqu'un qui dort ou qui s'évanouit n'est plus conscient; d'une certaine façon "il" n'est plus "là" (tout en restant vivant). Il est d'ailleurs amusant de noter que l'on ne dit pas d'une personne endormie qu'elle est inconsciente, sans doute parce que l'on aime établir une distinction entre le sommeil réputé paisible, et la perte de connaissance, généralement déclenchée par un problème médical. Alors que d'une certaine façon, le résultat est le même dans les deux cas : nous nous sommes absentes du monde, nos sens sont « fermés », nous ne recevons plus les stimuli et n'agissons plus en retour.

Outre cette dimension néo-médicale, le mot « conscience » se trouve également associé à une dimension morale, bien résumée dans l'expression « avoir conscience de ses actes ». Ainsi, d'un chauffard qui roule trop vite en ville, on dit volontiers que c'est un « inconscient », sous-entendu « il n'a pas pris la mesure du danger qu'il fait courir à autrui et de la gravité de ses actes ». On trouve là une large part de réflexivité (je réfléchis sur moi-même, et de culpabilité romano-chrétienne, « ce que j'ai fait est mal »). Dans ce registre, on entend souvent l'expression « j'ai ma conscience pour moi ».

Il faut aussi parler de la « conscience de soi », c'est-à-dire la capacité d'un être vivant à se reconnaître soi-même physiquement et intellectuellement, comme un sujet. La plupart des animaux sont incapables de se reconnaître dans une glace, c'est-à-dire de s'identifier à travers leur image. A quelques exceptions près, comme le cochon ou le chien, l'auto-réflexivité est l'apanage des humains et de quelques animaux supérieurs.

Plus ennuyeux, la conscience est encore souvent évoquée pour désigner une « particularité » humaine, qui nous distinguerait des autres animaux, en particulier des mammifères supérieurs et des autres primates, sans que le contenu de cette « particularité » ne soit généralement clairement explicité. On y trouve le plus souvent un ensemble assez nébuleux d'aptitudes et de compétences cognitives, comme la morale (nous avons un sens moral inconnu des autres animaux), le langage, et une intelligence hors-norme. La conscience serait ainsi ce package un peu flou, qui expliquerait notre différence d'avec les autres primates et plus largement, notre singularité fondamentale parmi les vivants.

Physiologie, morale, intelligence... cette polysémie envahissante du mot conscience présente le grave inconvénient d'embrouiller les choses et aboutit à ce qu'en général, on ne sache plus trop de quoi on parle.

De notre point de vue, qui est celui d'*Anthropogénie*, le cœur du sujet se situe dans la dimension « physiologique » d'être au monde, celle que nous avons détaillée en premier. Mêmes complexes ou difficiles, toutes les autres dimensions sont des objets de connaissance « classiques », qui ne soulèvent pas de difficultés théoriques majeures et peuvent être traités séparément, ce qui n'est pas le cas de la « conscience » physiologique, comme nous allons le voir. La morale, par exemple, est attachée à l'histoire des idées, à la morale comme discipline, mais n'appartient pas à ce que nous appelons la conscience. Quant à la conscience comme ferment de la singularité hominienne, elle n'est invoquée un peu partout qu'en raison des lacunes de la connaissance dans ce domaine, lacunes largement comblées par Henri Van Lier dans son *Anthropogénie*, qui apporte des éléments extrêmement originaux et féconds sur la genèse d'Homo. Telle que nous l'entendons, la conscience n'a pas de rapport direct avec l'intelligence ou le langage mais désigne le simple fait de voir, d'entendre, de toucher, de sentir, bref de percevoir le monde à travers ses sens, et d'être en mesure en retour d'interagir avec lui. La conscience désigne ce qui se passe lorsqu'au réveil, nous ouvrons les yeux, et que le monde nous apparaît dans toutes ses dimensions sensorielles (la vue, bien sûr, mais aussi l'ouïe, le toucher, l'odorat, etc.), après que nous nous en soyons absentes pendant notre sommeil. Quelques instants

auparavant, nous étions absents au monde, nous ne le percevions pas, et d'un seul coup, il redevient présent, il réémerge dans mon cerveau qui, du coup, peut s'y mouvoir et agir, ce dont il était incapable jusqu'à l'éveil. Tout cela paraît bien anodin, mais ne l'est pas : le thème de la conscience nous oblige à regarder d'un œil neuf cet état physiologique apparemment basique.

La présence

Au final, le mot de « conscience » étant un facteur de confusion, nous allons l'abandonner au profit du mot « présence », plus précis, plus technique : la « présence » désigne ce phénomène grâce auquel le monde nous apparaît (il ne nous apparaît pas quand nous sommes dans les bras de Morphée) lorsque nous sommes éveillés. Nous pouvons d'ailleurs aussi utiliser le terme d'apparitionnalité, qui est l'exact synonyme de présence.

Cerveau et présence-conscience

Mais en quoi le fait d'être présent au monde, ce que chacun d'entre nous peut expérimenter chaque jour quand il est en bonne santé, pose-t-il question ? N'est-il pas naturel, normal, logique, d'être présent ? N'est-il pas absolument anodin pour un « vivant » de percevoir le monde à travers ses sens, ses yeux, ses oreilles, son nez, sa peau en se levant le matin, comme nous le remarquons en introduisant cet article ? En quoi cela pose-t-il simplement question ?

Le fondement de cette interrogation tient au cerveau, siège principal de notre activité cognitive. Même si le sujet est débattu et controversé, pour notre exposé, nous allons adopter un raccourci un peu abrupt mais commode, en postulant que le cerveau s'apparente globalement à un ordinateur, ou plutôt à un computer, le mot anglais étant plus riche que le français, en ce qu'il couvre des fonctionnements à la fois analogiques et digitaux, là où ordinateur renvoie uniquement à un fonctionnement digital. Certes, il est assez différent d'un PC de bureau, mais il n'empêche que leurs fonctionnements respectifs s'appuient sur un même langage, le langage binaire, digital, de nature 0/1.

Un neurone, n'importe quel des 80 milliards de neurones que contient le cerveau, ne connaît en effet que deux états : potentiel de repos ou potentiel d'action. En dessous d'un certain seuil d'excitation, le neurone reste de marbre. En revanche,

dès que l'intensité du stimulus déclencheur dépasse ce même seuil, le potentiel d'action est généré, que l'intensité initiale ait été un peu supérieure ou très supérieure. Autrement dit, en dessous du seuil, rien ne se passe, le neurone reste en position « 0 » ; au-delà, il bascule en position « 1 ». Il n'y a pas d'états intermédiaires. C'est soit « zéro », soit « un ». Bref, le neurone, tous les neurones, les 80 milliards de neurones du cerveau fonctionnent sur un mode 0/1, qui est le langage binaire en vigueur dans l'ensemble des ordinateurs artificiels de la planète, du plus simple au plus performant. Cela fait un gros point commun. Comme dans un ordinateur, c'est la circulation ou non d'un courant électrique (en l'occurrence, le potentiel d'action) qui permet de représenter une unité d'information. Dans un ordinateur, c'est un transistor, dans un cerveau, c'est le neurone. « Les constituants actifs du cerveau, les neurones, les cellules nerveuses, fonctionnent comme des éléments digitaux : ils reçoivent des impulsions électriques et en émettent. Le tissu du cortex est ainsi formé de réseaux de neurones reliés entre eux, chaque neurone pouvant être connecté à plusieurs milliers, voire plusieurs dizaines de milliers de neurones », explique Dominique Pignon, dans le texte qui accompagne « L'ordinateur et le cerveau » de John Von Neumann, l'un des pères de l'informatique.

Il existe bien sûr un certain nombre de différences significatives entre un cerveau et un computer – notre encéphale ignore la différence entre hardware et software, possède une certaine plasticité, et surtout, il peut être modifié par l'expérience -, mais elles ne remettent pas en cause notre analogie « macroscopique », que nous maintenons dans sa simplicité pour son caractère pédagogique.

A « ordinateur », les neuroscientifiques préfèrent le terme de machine computationnelle, mais cela revient un peu au même, si l'on entend « ordinateur » au sens générique de machine d'information.

Le cerveau, gardien de l'homéostasie

Notre cerveau, donc, est un computer bio-électro-chimique. Sur cette base, le premier constat que l'on peut établir est qu'une grande partie de son activité est totalement « muette », c'est à dire qu'elle ne s'accompagne d'aucune présence. Dans cette catégorie, on peut ranger tous les traitements qui contribuent à nous maintenir en vie : température, respiration, débit sanguin, sécrétion d'hormones diverses et variées. Le cerveau mobilise en permanence une grande partie de ses capacités de calcul pour nous maintenir en vie.

Prenons l'exemple de la pression artérielle. En fonction des informations transmises par des capteurs situés dans la paroi des artères carotides, des centres vaso-constricteurs situés dans le bulbe rachidien ajustent en permanence la pression artérielle qui irrigue le cerveau. Ce circuit évite, entre autres, que nous souffrions de vertiges, d'éblouissements ou de syncope quand nous nous levons de notre lit le

matin. A aucun moment nous n'avons conscience de ce travail essentiel à notre existence, il se fait en dehors de toute présence -apparitionnalité; heureusement d'ailleurs que nous n'ayons pas à l'accomplir de manière consciente, c'est à dire à réfléchir à la dilatation que nous souhaitons pour nos propres vaisseaux sanguins, cela pourrait rapidement s'avérer fastidieux. Et nous amener régulièrement à l'hôpital en cas d'erreur... Gardien de l'homéostasie, le cerveau fonctionne ainsi comme le système de contrôle-commande de notre « corps usine » : des capteurs font remonter des informations sur l'état du système et en cas de dérive des paramètres, un certain nombre d'actions correctives sont mises en œuvre. Tout cela suppose des boucles cybernétiques de rétroaction, qui signent un fonctionnement de nature informatique. Notre cerveau réalise en permanence un nombre considérable de calculs de ce genre. A titre d'exemple, notre système visuel reçoit l'équivalent d'un gigabit d'informations par seconde, qu'il faut bien traiter, au moins en partie, c'est considérable.

Pression artérielle, respiration, modulation hormonale, digestion... l'essentiel de ce travail de coulisse est muet, c'est-à-dire qu'il n'accède pas à la pleine lumière de la scène psychique, que nous appelons désormais la présence (conscience). On pourrait dire que tout ce travail est « inconscient » si ce terme n'était lourdement connoté par la psychanalyse et n'évoquait en outre le mot « conscience », que nous avons abandonné en cours de route, pour lui préférer le terme de « présence », plus précis.

Avec notre vocabulaire, disons que ces opérations mentales n'apparaissent pas, elles sont opérées en « circuit fermé ». Le cerveau fonctionne, calcule, prend des décisions innombrables, de façon « autonome », sans en avertir l'étage « conscient » du psychisme.

« La plupart de nos opérations mentales sont opaques : nous avons beau y réfléchir, nous n'avons pas la moindre idée des opérations qui nous permettent de reconnaître un visage, de monter un escalier ou de nommer un mot », relève Stanislas Dehaene, dans *Le code de la conscience*.

Si nous insistons autant sur le caractère muet, opaque de cette énorme masse de traitements, c'est pour bien faire ressortir par contraste l'autre facette des fonctionnements cérébraux, ceux qui justement accèdent à la « présence », deviennent présents, c'est à dire qu'ils ne sont justement plus de simples calculs souterrains (parfois très complexes) mais deviennent des perceptions, des pensées, des idées, des sentiments, des humeurs, des goûts, des sensations, des souvenirs, bref, tout ce qui fait que nous nous sentons en vie. La surprise étant qu'il soit d'ailleurs impossible de les discriminer de l'extérieur, lorsque les scientifiques observent le cerveau avec des moyens d'imagerie comme le scanner ou la tomographie par émission de positon, par exemple. Dans les deux cas, des neurones s'activent ou s'éteignent un peu partout dans le cerveau, sans qu'il soit possible de les discriminer en fonction de leur contribution à la « présence ».

Voir ou capter ? Telle est la question...

Techniquement, notre cerveau s'apparente à un computer bio-électro-chimique, constatons-nous, c'est-à-dire un assemblage d'éléments hyper-connectés dans lesquels circulent des impulsions électriques, des potentiels d'action, toujours identiques, sur le mode 0/1. Le problème, c'est qu'un ordinateur, même le plus puissant du monde, même doté des logiciels les plus performants, des processeurs les plus rapides, des algorithmes d'intelligence artificielle les plus sophistiqués, ne perçoit rien du tout : le monde ne lui apparaît pas, il ne sent rien, ne voit rien, n'entend rien. C'est une machine, qui traite de l'information, des millions ou milliards d'informations, de 0 et de 1, et accomplit beaucoup de choses mieux que nous, mais pour autant, est incapable de la moindre sensation. Beaucoup de gens sont sincèrement convaincus qu'un ordinateur est capable de voir ou de penser. Mais il s'agit d'un malentendu qui tient pour beaucoup à l'anthropocentrisme des verbes usuels et sensoriels comme « voir », « entendre », « toucher », « sentir » ou « penser ».

Un ordinateur, même relié à une armée de capteurs et de senseurs, ne « voit » pas, parce que le verbe « voir » suppose implicitement l'apparitionnalité du monde. Je « vois » à la fois parce que mon cerveau accomplit des tâches computationnelles (muettes) comparables à celles dont un ordinateur est capable, mais contrairement à ce dernier, le monde m'apparaît. Raison pour laquelle je « vois ». A propos d'un système informatique ou d'un robot, il serait plus juste d'employer le verbe « capter », plus technicisant, dont on devine qu'il ne suppose justement pas l'apparitionnalité. Alors qu'un homme voit le monde, un système informatique « capte » des signaux (visuels, acoustiques, tactiles, proprioceptifs), qu'il « traite », selon des règles logiques implémentées dans ses algorithmes.

Insistons un peu lourdement sur ce point : un ordinateur ne pense pas, ne voit pas, n'entend pas mais exécute des programmes, c'est-à-dire des suites d'opérations, en suivant les règles qui sont fixées par ses algorithmes, eux-mêmes élaborés par des humains. Même hyper-perfectionnée, cela reste une machine inerte, composée de matériaux inertes, dans lesquels circulent des 0 et des 1, c'est-à-dire un courant électrique intermittent. Un ordinateur est fondamentalement une super machine à calculer, capable de faire bien des choses bien mieux que nous, d'apprendre (dans certaines limites) mais n'a conscience de rien : si vous la débranchez, elle ne s'en offusquera pas. Alors que nous, avec notre cerveau-ordinateur, non seulement nous traitons sans arrêt d'immenses flux d'informations 0/1, mais nous percevons le monde. Comme nous l'avons mentionné au début de cet article, quand j'ouvre les yeux et que je suis conscient, l'image du monde environnant m'apparaît. Alors qu'un ordinateur, aussi puissant et « intelligent » soit-il, n'est qu'une machine, une machine logique, qui exécute des opérations logiques, mais d'abord et avant tout une machine, c'est-à-dire un assemblage de pièces inertes. Même un super-ordinateur Cray coûtant cent

millions de dollars, intégrant des logiciels d'intelligence artificielle, n'a pas plus de présence qu'un tracteur, un grille-pain ou une rotative offset.

Le cerveau ordinateur biologique

Notre cerveau est un computer, or un computer est un objet inerte qui ne ressent rien. La suite logique de ce double constat est que notre cerveau étant techniquement un computer, il ne devrait pas plus « ressentir » le monde qu'un vulgaire ordinateur de bureau. L'idée peut paraître choquante voire scandaleuse, tant elle nous semble éloignée de notre expérience quotidienne, tant la présence semble attachée au fait d'être vivant, pourtant, un esprit philosophique se doit de résister à cet élan naïf : notre computer a beau être de nature biologique, composé de câbles en matière organique (les neurones), son fonctionnement basique, fondamental, reste celui d'un computer. Dit autrement, sur un plan strictement technique, il n'y a aucune raison pour que l'on ressente quoi que ce soit ! C'est un peu difficile à admettre mais un computer, même biologique, même composé de tissus organiques, de neuromédiateurs, de neurones et d'axones n'a pas plus vocation à être présent au monde qu'un computer artificiel doté de puces en silicium. Si nous nous en tenions à la rationalité scientifique, nous ne devrions rien ressentir du tout parce que le monde ne devrait pas nous apparaître, de la même façon qu'il n'apparaît pas à un ordinateur artificiel. Il n'y a logiquement, rationnellement, techniquement, informatiquement, pas plus de raison que le monde apparaisse à notre computer-bio-électro-chimique qu'à un ordinateur de bureau. En toute logique, toutes les opérations exécutées par le cerveau devraient en rester au même stade que celles qui régulent la pression artérielle, c'est-à-dire qu'elles devraient intervenir de façon parfaitement souterraine, comme dans un ordinateur, sans accéder à la présence.

C'est le point clef de cet article et du sujet de la présence : notre cerveau fonctionne comme un computer, possède tous les attributs d'un computer, mais un computer n'est pas présent au monde. Un computer artificiel ne s'accompagne d'aucune apparitionnalité. Il en découle qu'il n'est pas « naturel », en tout cas pas rationnellement logique que nous soyons conscients en ouvrant les yeux le matin : si l'on s'en tenait à la stricte rationalité bio-informatique, nous devrions être des zombies évoluant dans le noir existentiel – l'une des raisons du succès des films de zombies tient sans doute à ce qu'ils mettent le doigt sur un sujet philosophiquement intéressant. Le chemin intellectuel qui va de l'input (toute information entrante est un input) à la représentation du monde (je vois le monde), du 0/1 à la perception (je me pique, j'ai mal), du potentiel d'action (le courant électrique qui circule dans le cerveau) à l'interaction avec l'environnement extérieur, ne va pas de soi, mais alors pas du tout.

0/1 : même pas mal !

Prenons l'exemple d'une pique d'aiguille, un exemple de stimuli élémentaire conscient, c'est-à-dire qui accède à la présence – si vous piquez un ordinateur de la même façon, il ne s'en plaindra pas, car il n'est pas présent au monde... Pour un neurologue ou un cogniticien, la douleur est un processus assez complexe assez bien décrit par la science : quand je me pique, des récepteurs cutanés dits nocicepteurs détectent la pique et transforment via une cascade d'événements l'information en influx nerveux qui circule jusqu'au cerveau, où il peut être modulé de multiples façons, peu importe. A partir de là, tout le monde fait comme s'il était « normal » qu'une fois arrivée au cerveau, l'information initiale, du type 0/1, se transforme en une sensation de nature existentielle - ouïe, j'ai mal ! Or, il n'y a pas d'explication rationnelle à cette métamorphose : dans un ordinateur, un bit 0/1 reste un bit 0/1, et un bit 0/1 ne fait pas mal, pas plus que mille bits 0/1 ou un milliard de bits 0/1. Cela reste de l'information qui devrait en rester au stade de l'information, comme c'est le cas dans un ordinateur, qui n'a pas mal quand on le pique.

Or, notre sensation est bien « réelle » : nous avons mal parce qu'à un moment, ces impulsions 0/1 passent du statut d'information digitale à celui de sensation/perception présentielle. L'information de la douleur sort du magma des calculs inconscients pour devenir présente. Les scientifiques font comme si ce circuit était « normal », comme s'il était naturel que des messages 0/1 se métamorphosent en qualia, mais il n'en est rien. La transformation des 0/1 en « j'ai mal » reste largement inexplicable. Quelque chose se noue quelque part, mais on ne sait pas où. Et la formulation familière que nous adoptons pour évoquer ces questions ne doit pas faire croire que les scientifiques, qui s'expriment de façon plus savante, en seraient à un stade plus avancé.

Simulation ou réalité ?

Bref, en nous réveillant le matin (la nuit, notre présence s'évanouit), nous ne percevons pas des suites de 0 et de 1, nous ne ressentons pas des lignes de codes, nous ne traitons pas des colonnes de chiffres : nous percevons le monde ; le monde nous apparaît dans toutes ses dimensions sensorielles : vue, ouïe, odeurs, toucher, proprioception, réflexion, imagination... Les informations recueillies par nos organes des sens sont non seulement « traitées », mais elles émergent en nous en une représentation du monde. Le monde nous apparaît, nous sommes présents au monde, ce que n'est pas un ordinateur qui possède autant de présence qu'une tondeuse à gazon. C'est cela, la présence-apparitionnalité.

Il ne s'agit pas seulement de simulation. Certes, d'une certaine façon, le cerveau s'apparente à un système de simulation à distance, qui élabore une représentation du monde environnant à l'aide de ses capteurs sensoriels. Comme le note Antonio Damasio dans ses différents ouvrages, la plupart des organismes cellulaires possèdent une capacité à élaborer une représentation de leur environnement, indispensable pour pouvoir trouver des nutriments, des partenaires, identifier leurs prédateurs ou leurs proies. Mais la simulation est différente de la présence. La simulation est un processus du type informatique, qui ne nécessite pas la présence. Un ordinateur est parfaitement capable de simuler le monde, sans pour autant s'accompagner de la moindre présence. La nuance est capitale. La différence tient au fait qu'avec la présence, la simulation n'en est pas une ; la réalité prend corps en nous, et devient le monde, alors qu'une simulation informatique n'est qu'une masse de calculs, qui reste à l'état de calcul. Le monde se déploie en nous comme un hologramme de science-fiction, sauf que ce n'est pas un hologramme, qu'il n'y a pas de projecteur ni d'écran ni rien de matériel qui permettrait de l'appréhender de l'extérieur. Cette image quelque peu fantomatique est en nous, elle est « nous », tout en étant parfaitement immatérielle. Quand nous nous piquons avec une aiguille, notre cerveau ne produit pas un message d'erreur ou un bug, nous avons mal : aïe ! Alors que si vous piquez un ordinateur avec une aiguille, cela ne lui fera ni chaud ni froid. C'est tout bête mais nous ressentons le monde, alors qu'un ordinateur ne ressent rien du tout. Si notre cerveau était une machine comme les autres, nous serions des machines, sans la moindre présence : on pourrait se piquer, nous y serions parfaitement insensibles (comme les méchants robots tueurs du film Terminator) !

Au passage, ces quelques considérations peuvent nous amener à reconsidérer le regard que nous portons sur le sommeil. Nous avons tous l'habitude de considérer l'état de veille, de présence (conscience), comme l'état « normal », « premier » de notre existence, le sommeil étant lui plutôt considéré comme un intermède, une parenthèse entre deux séquences de veille. Mais sur le plan biologique, il n'est pas impossible que l'état premier, l'état le plus normal sinon le plus courant, soit l'état de sommeil ou d'inconscience, en tout cas un état où la présence n'intervient pas, un état informatique-biologique basal, l'état d'éveil n'étant qu'un état second, dérivé, une sorte de luxe biologique réservé à l'élite des organismes vivants.

Un computer biologique présent au monde

Comment expliquer cette différence entre un computer naturel, le cerveau, et un computer artificiel ? Henri Van Lier la résume sobrement dans *Anthropogénie* :

« Certains fonctionnements des computers bioélectrochimiques que sont les cerveaux s'accompagnent d'un phénomène singulier. A leur occasion, des éléments de l'Univers non seulement fonctionnent mais apparaissent (parere, ad), deviennent présents (esse, prae). Ils sont "conscients" (scrire, cum), dit-on en Occident depuis la fin du XVIIIe siècle ».

La différence, c'est donc cette présence dont nous parlons depuis le début, et qui n'est pas simplement une fonction ou un état du cerveau, mais un « quelque chose » qui entretient un lien avec le cerveau, mais s'en distingue, comme nous l'avons vu. La présence n'est pas le simple fruit d'un process cérébral.

Comme nous nous situons là dans le cœur nucléaire de la pensée vanliérienne, attardons-nous quelques instants sur ce bref passage pour en répertorier les informations clefs et tenter d'en saisir et d'en éclairer le sens, sachant que le philosophe s'y est repris de nombreuses reprises avant de coucher sur le papier la formulation la plus adéquate :

- Le cerveau est assimilable à un « computer bio-électro-chimique » : cela, nous le savions déjà...
- Les fonctionnements de ce computer bio-électro-chimique s'accompagnent d'un « phénomène singulier » : nous verrons dans les lignes qui suivent en quoi ce phénomène est bien « singulier ».
- « A leur occasion... » : Van Lier veut dire « à l'occasion des fonctionnements des cerveaux », ce qui est une formulation assez inhabituelle, un peu ingrate, concernant le cerveau. Mais il ne s'agit pas d'une maladresse de style ; Van Lier s'exprime ainsi pour éviter de dire que le cerveau « produit » ou « émet » de la présence, ce qui établirait un lien de causalité entre les deux, lien de causalité qu'il rejette. Selon ses conceptions, la « présence » a bien lieu « à l'occasion » des fonctionnements d'un cerveau, sans préciser la nature du lien qui unit les deux (cerveau et présence), qui nous est inconnue. La présence est distincte des fonctionnements d'un cerveau, elle est liée au cerveau ; sans cerveau, on peut supputer qu'il n'y aurait pas de présence, pourtant, elle est en quelque sorte indépendante, elle n'est pas un produit du cerveau; elle accompagne le cerveau...
- « apparaissent » ; « deviennent présents » ; nous commençons à être familiers avec ces notions, et leur caractère surprenant.

Bref, notre cerveau présente toutes les caractéristiques d'un computer, sauf que certains de ses fonctionnements s'accompagnent d'un phénomène supplémentaire : la présence, qui émerge on ne sait trop comment du « tas d'éléments » ultra-concentré qui se loge dans notre boîte crânienne. Si notre cerveau était un ordinateur, du même acabit que les ordinateurs artificiels, nous pourrions traiter des informations, agir et réagir à des stimuli ou des influx, peut-être même courir après des proies, mais le monde n'émergerait pas en nous. Nous ne serions pas présents, nous serions dans une forme de coma – comme des zombies - un état physiologique dans lequel l'organisme fonctionne, mais sans présence au monde. On peut supposer que beaucoup d'organismes élémentaires, comme des petits mollusques, les bactéries, les acariens, soient régis par des fonctionnements « automatisés » de ce type, sans la présence qui accompagne les nôtres.

Notre cerveau est exactement à l'image de Hal, l'ordinateur de bord quelque peu machiavélique de *2001 l'odyssée de l'espace*, le célèbre film du réalisateur britannique Stanley Kubrick : un ordinateur doué de présence. Ce film mythique pose

d'ailleurs cette question de la présence avec une acuité et une intelligence tout à fait remarquables, dont on ne mesure pas toujours la portée. D'une certaine façon, Hal est le personnage le plus humain du film et nous suggère à demi-mots que nous sommes tous des Hal !

L'identification de la présence comme un phénomène à part entière (distinct du cerveau lui-même ; la présence n'est pas un état du système-cerveau) dessine donc une ligne de partage entre les activités de notre cerveau-calculateur. D'un côté, la grande masse des calculs opérés pour nous maintenir en vie (ceux qui permettent notre station debout, notre respiration, notre débit sanguin, le contrôle de notre température, etc.), qui sont similaires à ceux d'un ordinateur, c'est-à-dire qu'ils sont muets, inconscients, techniques, souterrains. De l'autre, une frange de ces mêmes calculs neuronaux sort de cette « nuit » informatique pour accéder à la « lumière » de notre percept ; ils deviennent présents, émergent du silence arithmétique pour donner naissance à la vue, l'ouïe, l'odorat, la pensée, l'imagination... Ils se distinguent des autres par le fait qu'ils donnent une réalité au monde, qu'ils font émerger le monde en nous ; c'est ce que nous appelons l'apparitionnalité.

A ce stade, il n'est pas inutile de redire que le concept de présence tel que Van Lier le définit ne comporte pas de dimension psychologique, ou psychanalytique, ou quoi que ce soit d'autre ; il désigne simplement mais fondamentalement l'émergence du monde en nous, phénomène apparemment banal, qui présente pourtant une caractéristique singulière...

L'indescriptible

La présence est indescriptible

Notre computer bio-électro-chimique s'accompagne de présence, fort bien, mais alors en quoi consiste cette présence ? De quelle étoffe est-elle faite ? Comment peut-on la caractériser ? C'est là que les choses se compliquent et qu'apparaissent des lignes de fracture radicales entre les écoles de pensée, matérialistes et dualistes en tête. La réponse de Van Lier à cette question, qui est aussi l'un des postulats fondamentaux de l'*Anthropogénie*, est assez déroutante : la présence est indescriptible. L'adjectif « indescriptible » doit être entendu ici au sens fort, littéral, presque extrême, de ce qui échappe à toute description et même possibilité de

description, de facto mais aussi de jure, c'est-à-dire aujourd'hui, demain et après-demain. La présence est indescriptible absolument, pourrait-on dire.

Là encore, l'emploi d'un adjectif relativement courant, « indescriptible », pourrait nous faire passer à côté du caractère atomique de l'affirmation. Pour un homo sapiens éduqué du début du XXI^{ème} siècle, il est assez naturel de considérer que dans l'univers, TOUT est descriptible, depuis les quarks qui composent les atomes jusqu'aux lointaines galaxies. Avec, sous-jacente, la conviction que ce qui ne l'est pas encore le sera demain. C'est vraiment la base et le socle de la science, qui ne s'occupe – et c'est heureux pour l'essentiel – que de phénomènes descriptibles.

Van Lier, dont la pensée est nourrie des gigantesques progrès scientifiques qui ont suivi la seconde guerre mondiale et ne peut donc être suspecté de complaisance pour des théories ésotériques, introduit une exception majeure à ce tableau : la présence, qui selon lui échappe à la description, et à toute possibilité de description.

Indescriptible, quèsaco ?

La présence en tant que phénomène ne possède ni forme, ni masse, ni substance, ni énergie ni fréquence et d'une façon générale ne peut être caractérisée par aucune grandeur physique connue, ni par une description informatique du « système cérébral ». La présence ne se résume pas à un état du « système cerveau », que l'on pourrait reproduire en reconstituant à l'identique ses composants et son architecture à un instant t . La présence existe mais elle est indescriptible, sous-entendu, de l'extérieur. Ce qui interdit toute tentative de la « saisir », de la visualiser, de l'explorer, de la mesurer. On ne peut pas la mettre en boîte, ni la peser, ni l'apercevoir, ni même l'entrevoir (aucun appareil d'imagerie n'a jamais vu ce que voit un sujet). La présence est un phénomène, elle « existe » dans le sens où chacun de nous la ressent, mais elle ne possède aucune caractéristique physique qui permettrait de la décrire de l'extérieur, de lui donner une forme, une matière, une épaisseur physique quelconque. La présence se vit de l'intérieur, mais ne se décrit pas de l'extérieur. C'est une exception singulière, une anomalie, dans le monde matériel tel que nous le connaissons et le fréquentons. Les matérialistes crieront à l'hérésie, à la magie, à l'ineptie, un tel constat allant à l'encontre de tout ce que l'on sait de la nature en général, où les phénomènes sont liés par des liens de causalité. Une telle réaction est logique et rationnelle ; mais il se trouve que la présence fait exception à cet état de fait. La présence n'est pas un état particulier du système cérébral, mais un phénomène à part, singulier, qui nous donne accès à l'univers, nous ouvre sa « fenêtre », mais n'est pas descriptible.

Le monde tel qu'il apparaît au sein de votre cerveau est totalement inaccessible de l'extérieur; l'image, le son, le toucher, les odeurs, qui composent votre monde intérieur n'existent que de l'intérieur, à la première personne, et s'avèrent parfaitement indescriptibles de l'extérieur. Il n'y a pas de hublot pour ressentir ce que vous

ressentez, voir ce que vous voyez. « You cannot see yourself as others see you », écrit l'artiste David Shrigley dans l'une de ses œuvres, avec un art du raccourci dont il a le secret, où l'on voit le reflet de quelqu'un dans un miroir. « Vous ne pouvez pas vous voir comme les autres vous voient », tout simplement parce que la présence est indescriptible, et que je ne peux donc pas rentrer dans la tête des autres, pas plus qu'ils ne peuvent rentrer dans la mienne.

Indescriptible n'est pas caché

Insistons encore un peu : indescriptible ne signifie pas « caché » ou « difficile à décrire ». Postuler une « indescriptibilité » de la présence parce qu'il serait difficile de visualiser le fonctionnement cérébral, de suivre le trajet des milliers ou millions d'influx qui circulent dans notre encéphale à un instant donné, serait évidemment terriblement naïf. Cela reviendrait à prétendre que le fonctionnement d'un ordinateur est indescriptible parce que l'on ne voit pas ce qui se passe à l'intérieur de ses processeurs...

Non. N'importe quelle action cérébrale – un raisonnement, par exemple – est le produit d'une computation cérébrale, c'est-à-dire d'une modification de l'état bio-électro-chimique du cerveau; certains neurones s'allument, d'autres « s'éteignent », le « courant » passe ou ne passe pas, l'influx emprunte certains circuits et pas d'autres : de ce point de vue, le cerveau fonctionne comme un computer, et ce fonctionnement est descriptible, traçable. Les moyens d'imagerie cérébrale modernes ne possèdent pas encore la puissance et la finesse suffisantes pour suivre l'ensemble des influx, mais il est à parier que l'on y parviendra d'ici quelques décennies ou siècles. Les outils de demain parviendront sans doute à reconstituer le chemin parcouru par les potentiels d'action lors de ce raisonnement. Mais la présence ne relève pas du même ordre, de la même phénoménologie : la « présence », c'est ce qui fait qu'une computation émerge du silence interne de votre cerveau-calculateur pour être ressentie. Il y a un lien entre cerveau et présence, mais on ne sait pas lequel, et ce lien n'est pas de causalité : le cerveau ne produit pas ou n'émet pas de la présence ; ses fonctionnements s'accompagnent de présence. Le fonctionnement physique du cerveau est parfaitement descriptible. Ce qui ne l'est pas (descriptible), c'est l'apparitionnalité en tant que telle, c'est l'émergence du monde en son sein, c'est le fait que nous ressentions le monde grâce à une dimension supplémentaire, qui n'est pas explicable en termes bio-informatiques. Ce qui n'est pas descriptible, c'est que le monde m'apparaisse quand j'ouvre les yeux, et que j'entends les oiseaux à l'extérieur.

Même si la plupart des neuroscientifiques ne partagent pas ces vues, ils sont bien obligés de constater la profondeur du fossé qui sépare encore le « corps et l'esprit ».

« Quelles sont ... les relations entre un corps objectivable et un esprit internalisé ? Pour étudier le cerveau, on utilise des techniques d'imagerie perfectionnées

et l'on mesure l'activité des neurones cérébraux. Selon les sceptiques, l'analyse exhaustive de toutes ces données établit des corrélations entre les états mentaux, mais ne disent rien des états mentaux étudiés. L'observation détaillée de la matière vivante ne conduit pas à l'esprit, mais à des mécanismes de la matière vivante. On ne peut comprendre comment cette matière engendre l'idée de soi, qui est la marque de la conscience (l'idée que les images de mon esprit sont miennes). Je considère que cet argument est fallacieux, mais il fait douter les neurobiologistes de la conscience les plus optimistes », écrit Vilyanur Ramachandran dans *Le cerveau, cet artiste*.

Bien sûr, la plupart des scientifiques sont intimement convaincus que ce n'est qu'une question de temps, de moyens ou de progrès technologique et qu'un jour ou l'autre, la science parviendra à décrire la présence-conscience en reconstituant les multiples étapes de la cognition, en remontant du hard au soft, de la même façon qu'il est sans doute possible de reconstituer un programme informatique en observant la façon dont il fonctionne de l'extérieur. Si on considère le cerveau comme une machine computationnelle stricto sensu, c'est-à-dire un objet matériel, descriptible dans tous ses fonctionnements et toutes ses dimensions (au même titre qu'une machine-outil ou un super-ordinateur), la simple logique veut que la présence ne puisse être autre chose qu'une résultante ou une fonction de cet objet, qui sera donc accessible lorsque le progrès technique aura atteint un stade suffisant. Tout est descriptible dans une machine-outil, même super complexe.

Certes, le cerveau, lui aussi, est par bien des aspects un objet matériel, une machine computationnelle. Mais, la différence, majeure, fondamentale, tient à ce que ses fonctionnements s'accompagnent de présence, et que cette présence est un phénomène bizarre, très bizarre, qui n'appartient pas au monde des phénomènes descriptibles avec lesquels nous avons l'habitude de traiter au quotidien. Pour l'*Anthropogénie*, la présence n'est pas une « fonction », pas plus qu'un « process », mais un phénomène distinct des phénomènes matériels habituels. La présence qui accompagne certains fonctionnements cognitifs (et certains seulement, nous l'avons vu), appartient à un autre ordre phénoménologique, inaccessible à toute description. Le monde tel que je le ressens, tel qu'il m'apparaît, tel qu'il émerge dans le dédale de mon cerveau, est inaccessible à tout autre. Personne ne pourra jamais se mettre à ma place.

Partager l'indescriptible

Bien entendu, l'emploi de l'adjectif « indescriptible » ne signifie pas que vous ne pouvez pas partager ce que vous ressentez, voyez, éprouvez, pensez... Chacun de nous est présent à lui-même ; la présence c'est « moi ». Il m'est donc parfaitement loisible de décrire ce que je ressens, par le langage, le dessin, le son ou n'importe quel moyen d'expression. C'est d'une absolue banalité : je peux dire « ce plat est bon », « cette peinture est belle », « j'ai des courbatures »... Je peux donc décrire ce que je

ressens, ce que l'on appelle communément aujourd'hui et à juste titre son « ressenti ». La limite tient à ce que ce ressenti reste en lui-même inaccessible à tout autre, à autrui : personne ne peut se mettre à votre place, voir ce que vous voyez, sentir ce que vous sentez. Personne ne peut accéder à votre présence, puisqu'elle n'a pas de matérialité – « la pensée n'a ni corps ni étendue », disait Descartes. Toutefois, si chacun de nous possède la faculté élémentaire d'exprimer ce qu'il ressent, l'exercice reste assez difficile; il n'est pas si simple de décrire ses sensations, de faire partager ce que l'on ressent vraiment, de mettre des mots sur ses idées.

D'une certaine façon, seuls les grands artistes ou écrivains y parviennent avec éloquence. On pense bien sûr à Proust et à sa célèbre madeleine, l'écrivain français étant sans doute l'un des plus éminents explorateurs de sensation de la littérature française. Imaginez que son cerveau ait été équipé d'électrodes ou scruté au scanner lorsqu'il a porté le petit gâteau à ses lèvres. Les scientifiques auraient sans doute vu s'activer quelques grappes de neurones ici et là dans l'encéphale, les centres de la récompense (la madeleine est sucrée), quelques zones dans son hippocampe (qui joue un rôle dans l'élaboration des souvenirs) ou des aires du langage. Mais ils n'auraient pas pu déceler le tsunami perceptif que cette action anodine a déclenché dans le cerveau de l'écrivain au moment où il a posé ses lèvres sur cette modeste pâtisserie, et auraient été loin de se douter dans quel sublime voyage dans le temps et les sensations il avait été propulsé. Marcel Proust est la version française de la phénoménologie de Husserl.

Une exception au principe de causalité

Pour un esprit rationnel, dont j'espère faire partie, cette notion d'indescriptibilité est vraiment difficile à accepter, car elle va à l'encontre des fondements de la pensée scientifique, qui ne s'occupe que de l'univers descriptible. La science nous a habitués à ce que tout phénomène soit rattachable à quelque chose de « matériel », y compris les ondes ou les photons. Tout est fait avec quelque chose, provient de quelque chose (même du vide en physique quantique), moyennant un lien de causalité, depuis le Big bang jusqu'à aujourd'hui. Cette approche est parfaitement légitime et a permis d'accomplir des pas de géant dans la connaissance, mais elle connaît une exception notable : la présence. La présence existe, on la ressent, elle fait partie de l'univers, elle est un réel, mais un réel différent, indescriptible.

Cette assertion a de quoi faire sursauter les scientifiques, qui peuvent y déceler des relents de magie ou d'ésotérisme, mais il n'en est rien : prétendre que « la présence est indescriptible » n'est pas une prophétie de sorcier, une formule facile de gourou mais un constat philosophique, la philosophie retrouvant d'ailleurs au passage tout son lustre et sa légitimité. Oui, la présence est invisible, indescriptible, inatteignable, et hors d'atteinte de tous les dispositifs d'imagerie neurologiques et de la science en général, celle-ci ne s'occupant que d'objets descriptibles.

L'indescriptibilité de la présence est sans doute d'ailleurs l'objet d'une sorte de « déception ontologique » depuis qu'Homo existe : nos lointains ancêtres ont sans doute espéré apercevoir un peu du monde intérieur de leurs amis ou ennemis en ouvrant leur boîte crânienne, ou en accédant à l'intérieur de leur corps ; or, l'ouverture d'un corps ne donne accès à rien d'autre qu'à un amas d'organes, sans aucun rapport avec les nobles pensées qui habitaient cet être lorsqu'il était en vie. La présence s'en est allée, sans laisser la moindre trace...

On retrouve quelque chose de cette déception dans la scène de 2001 l'Odyssée de l'espace, où le cosmonaute ayant compris que Hal en voulait à sa vie, se rend dans la salle informatique pour le débrancher. D'une certaine façon, le spectateur rentre dans le « cerveau » de Hal et que voit-on ? Pas grand-chose, en fait, tout comme dans un cerveau humain quand on ouvre la boîte crânienne... Des racks alignés, quelques lumières, et c'est à peu près tout. La présence – même celle de Hal – est indescriptible...

Intensité, sources et frontières de la présence

Les modulations de la présence

Pour les besoins de notre raisonnement, nous avons délibérément présenté la présence comme quelque chose d'entier, en l'opposant aux fonctionnements, dans une logique un peu binaire. Or, nous n'éprouvons pas toujours la présence avec la même intensité, il y a des degrés, des paliers, des nuances, qui ne sont pas liés à la présence elle-même, indescriptible, mais aux fonctionnements de notre organisme, qui s'accompagnent plus ou moins de présence. Van Lier en a établi une sorte d'échelle d'intensité :

- fonctionnements non-présentiels : ceux sur lesquels nous avons insisté, qui ne s'accompagnent d'aucune présence, comme le sommeil profond, les transformations cellulaires, certaines phases de la digestion, les opérations des synapses et des neurones...
- fonctionnements péné-présentiels : ceux qui sont présents mais à peine. « Comme la réplétion alimentaire et la première digestion, l'endormissement et le désendormissement. Et aussi d'innombrables états de mi-lucidité ».

- fonctionnements para-présentiels : ils concernent principalement la mémoire. Tous, nous gardons un certain nombre d'informations en mémoire, où elles sont donc non présentes, tout en étant cérébralement assez actives « pour devenir commodément présents en cas de besoin et cela à court terme, à moyen à long terme ». Exemple : des motifs de décision ou des implications de rêves.

Cette échelle comporte d'autres degrés, plus complexes, qu'il est préférable de consulter directement dans le chapitre 8 de l'*Anthropogénie*.

Silence sur la présence !

D'un « objet » indescriptible, concédons que l'on peut à peu près dire tout et n'importe quoi. Raison pour laquelle le mieux est de ne pas chercher d'explication ou d'origine à cette indescriptibilité, que l'on ne peut que constater philosophiquement. C'est sans doute le sens de la célèbre sentence de Wittgenstein : « ce dont on ne peut pas parler, il faut le taire ». A quoi bon ergoter des heures sur quelque chose qui échappe à toute dialectisation, toute réfutabilité... La philosophie n'est pas la science et nous autorise à aborder des contrées de la connaissance interdites à cette dernière. Encore que si quelqu'un parvient à visualiser la présence, alors nous admettrons bien volontiers que nous nous sommes trompés.

Sur le plan théorique, c'est donc cette apparitionnalité du monde en tant que telle qui constitue le foyer ardent de ce qu'on appelle usuellement la présence (conscience dans le langage courant) et qui constitue le cœur du problème philosophique afférent : nous avons l'image, le son, les odeurs, le goût et le toucher ; nous ressentons le monde, ce qui est inaccessible à un ordinateur, même hyper-sophistiqué.

Quelques pistes pour la présence

Comment se fait-il que le monde nous apparaisse ? Pourquoi apparaît-il à un computer biologique et pas à un computer artificiel, alors que leurs fonctionnements informatiques, computationnels, sont proches ?

Dans *Anthropogénie*, Van Lier émet quelques hypothèses à ce sujet (p 47) en insistant sur un mot-clef « l'intimité » : « Comme la présence (présentialité) n'accompagne pas les fonctionnements des computers techniques actuels, on peut se demander si elle n'est pas en rapport avec certaines « intimités » anatomiques et physiologiques propres aux computers bio-électro-chimiques que sont les cerveaux. En voici donc quelques-unes en désordre :

- Intimité structurale de l'information constructive soft >> hard et de la construction informationnelle hard >> soft
- Intimité texturale due à des synodies de neurones à la fois serrées et pluridirectionnelles, grâce aux dendrites et terminaisons d'axones, grâce aussi aux synapses entre neurones
- Intimité opératoire de phénomènes bio-électro-chimiques
- Intimité spatiale (anatomique) d'interconnexions rapides, denses, empaquetées par milliards dans quelques millimètres ou centimètres cubes.
- Intimité temporelle (durative) de la mémoration
- Intimité intensive d'affects et d'éveils assurée par des neuromédiateurs »

L'être et le néant ?

Notre position théorique vis-à-vis de la présence, peut se résumer par une forme de syllogisme à rallonge : notre cerveau est un ordinateur, un ordinateur ne ressent rien, nous ne devrions donc rien ressentir. Sauf que nous expérimentons le contraire tous les jours. La différence tient dans la présence, un phénomène fondamental, par lequel nous sommes présents au monde, qui possède une particularité unique parmi tous les phénomènes que nous connaissons : il est indescriptible.

La présence en tant que telle n'est pas une "découverte" de Van Lier. Le privilège d'avoir dégagé cette notion revient à Jean-Paul Sartre dans *L'être et le néant* où le philosophe l'associe à un "néant". On comprend pourquoi : la présence étant indescriptible, n'ayant pas de consistance, n'appartenant pas à l'ordre des phénomènes descriptibles, elle peut apparaître comme un « néant ». Le substantif "néant" présente toutefois l'inconvénient de posséder une forte charge négative, qui n'est pas vraiment justifiée. La présence est simplement indescriptible, ce qui n'a rien de négatif en soi.

Comme il est par définition impossible de fournir des « preuves » matérielles de quelque chose d'indescriptible, adhérer à nos thèses (l'indescriptibilité de la présence) relève de la conviction intime de chacun et de son expérience personnelle. En ce qui me concerne, si après beaucoup de réticences, j'ai finalement rejoint les thèses de Van Lier, c'est aussi parce que la pensée du philosophe s'avère d'une incroyable fécondité sur une foule d'autres sujets, ce qui m'a amené à l'écouter avec beaucoup d'attention sur celui de la présence... Ses positions recoupaient aussi mes interrogations philosophiques personnelles ; je me suis toujours demandé et me demande encore où est localisée l'image du monde qui apparaît à ma vue quand j'ouvre les yeux.

Présence/absence

La présence s'accompagne d'un paradoxe : ni substance, ni matière, ni masse, ni énergie, dénuée de toute propriété physique descriptible, la présence « est ». Elle « est », sans être physiquement perceptible. C'est quelque chose qui « est » sans être « là ». Raison pour laquelle Van Lier la désigne souvent sous la terminologie de « présence-absence », puisqu'elle est présence et absence en même temps. Il est à noter que l'on trouve cette association aux allures d'oxymore pour la première fois dans une pièce de Shakespeare. On peut aussi constater que cette présence est en quelque sorte « transparente », ou mieux « translucide » : nous ne percevons pas notre cerveau, ni nos yeux, ni nos oreilles, nous voyons et ressentons le monde à travers eux – la science parle de « silence du canal ». On peut donc également la désigner par le terme « d'auto-translucidité ».

L'âme et la métaphysique

A l'évidence, qualifier la présence d'indescriptible ouvre la porte à beaucoup d'interprétations spirituelles, religieuses, ou autres. Sans les rejeter, nous ne voulons pas rentrer dans ces débats, qui ne sont plus vraiment philosophiques mais relèvent des croyances de chacun. L'*Anthropogénie* se contente de signaler que la présence est indescriptible. A défaut d'expliquer quoi que ce soit, on désigne le problème, on circonscrit la notion. On fait un pas dans la connaissance en démêlant l'écheveau des problématiques intriquées autour de la notion de présence.

Certains voient notamment dans cette notion de présence des parentés avec l'âme. Pourquoi pas ? L'insaisissabilité de la conscience n'a vraisemblablement pas échappé à nos aînés, et doit même certainement intriguer Homo depuis l'origine, depuis qu'il s'est progressivement séparé de nos cousins les chimpanzés. L'étrangeté de la présence questionne, sans que nous n'ayons de réponse rationnelle à y apporter aujourd'hui. Pour autant, s'il y a certainement quelque chose de la présence dans l'âme, l'âme est un concept religieux, lié aux croyances collectives, qui voudrait notamment que cette âme nous survive après notre mort, ce que nous nous garderons bien de prétendre concernant la présence, qui est évidemment liée au cerveau, qui est un « objet » biologique parfaitement mortel, doté d'une durée de vie limitée. Le terme de présence est suffisamment neutre et commun pour éviter ces connotations religieuses; il se contente de désigner un phénomène avec précision, sans extrapoler au-delà. La présence accompagne un cerveau, qui est parfaitement mortel.

Une chose est sûre, la nature intrigante de la présence légitime les interrogations autour de ce que l'on pourrait appeler la métaphysique, car d'une certaine façon, la « présence » est métaphysique : elle n'est ni physique, ni matérielle,

ni concrète, ni rien qui appartienne au monde « rationnel » et pourtant elle est là puisque c'est grâce à elle que nous recevons des informations sur le monde à travers nos sens.

Fonctionnements/Présence

Sur le plan philosophique, la mise au jour de la présence crée une ligne de partage dans l'univers entre deux catégories de phénomènes, très dissymétriques : d'un côté les « fonctionnements », catégorie qui rassemble les phénomènes descriptibles, c'est à dire à peu près tout dans l'univers, des quarks qui composent les particules élémentaires jusqu'aux galaxies, aux processus cognitifs, aux molécules, aux objets, à l'ensemble des êtres vivants ; et de l'autre côté la présence, indescriptible, invisible, impondérable, mais sans laquelle vous ne pourriez pas lire ces lignes ni moi les écrire. C'est une balance déséquilibrée sur le plan quantitatif, puisque les fonctionnements englobent presque tout et la présence presque rien, mais plus équilibrée sur le plan qualitatif : sans la présence, l'univers n'aurait aucune réflexivité – il n'y aurait personne pour l'observer, l'étudier, le comprendre. Les arbres qui tombent ne feraient pas de bruit, pour paraphraser un sujet de philosophie régulièrement posé au Bac.

Affronter, chercher, fuir la présence

La présence, continent secret du psychisme

La présence est indescriptible : on pourrait s'arrêter sur ce constat hautement philosophique, qui rend déjà de grands services sur le plan intellectuel, en permettant de mieux comprendre pourquoi cette notion de conscience est si confuse et problématique. Mais la présence n'est pas juste une trouvaille philosophique un peu exotique ou l'aboutissement d'une réflexion poussée : ce concept ouvre de facto des voies inédites pour la compréhension macroscopique des comportements humains. Il est difficile d'imaginer à quel point ce phénomène insaisissable occupe une place centrale dans notre psychologie au sens large. La présence est en quelque sorte le grand continent caché de notre psychisme, l'un de ses moteurs secrets, non-dits. Qu'on le veuille ou non, qu'on le théorise ou pas, qu'on l'envisage ou pas, qu'on le nie

ou qu'on l'accepte, nous sommes tous et tout le temps confrontés à l'indescriptibilité de la présence ; nous vivons avec cette indescriptibilité, elle nous accompagne, elle est « nous ». Nous baignons dans ce halo immatériel, qui constitue l'essence de notre être. Celui-ci est impalpable, immatériel, indescriptible. La présence est là sans être là ; elle est fondamentale et centrale mais absente. C'est grâce à elle que le monde nous apparaît et que nous sommes donc présents au monde. Comme une case manquante au cœur de notre être. La présence est à la fois marquée du sceau de la plus grande banalité – nous sommes tous présents au monde – et du plus grand mystère.

Ce profil contradictoire alimente et attise une forme de court-circuit intérieur qui agite pas mal les spécimens hominiens, toujours plus ou moins tiraillés entre la nécessité des fonctionnements, et l'aimantation secrète de la présence. Mais ce court-circuit est la plupart du temps souterrain, non-dit, puisque la présence n'a pas d'existence « légale », ou disons « théorique » : personne n'en parle « officiellement » ; elle n'est pas enseignée à l'école ou à l'université, où son évocation pourrait conduire à la révocation... Donnant ainsi lieu à des comportements plus ou moins refoulés et à de nombreuses contorsions mentales.

D'une façon ou d'une autre, même si notre culture nous invite à le nier, je suis persuadé que nous le savons tous, intimement.

Cultiver la présence

Sans l'exprimer ou l'afficher explicitement, la plupart des spécimens hominiens recherchent et cultivent des états présentsiels, c'est-à-dire des états où la présence prend le dessus sur les fonctionnements (cérébraux) voire même les supplante. *« Beaucoup de conduites hominiennes non seulement sont accompagnées de la présence, mais elles la prennent pour thème et pour but, pour source de jouissance et pour objet de désir »*, écrit Van Lier, dans l'introduction de son 8ème chapitre, consacré à la distinction fonctionnements/présence.

Il ne s'agit pas forcément d'états étranges, exotiques ou exceptionnels ; ils peuvent revêtir d'innombrables visages, chaque être humain ayant généralement ses propres recettes pour y parvenir. Nous en avons tous faits l'expérience, et sans nous l'avouer, nous courons tous après.

Un certain nombre d'expressions courantes rendent compte de ces états, dans leurs formes les plus accomplies : se sentir en « état de grâce », en lévitation, « marcher sur un petit nuage », se sentir « en dehors du monde », s'oublier, « planer », l'ivresse... Maintenant que nous sommes un peu plus familiers avec la notion de présence, il est plus facile de comprendre sur quoi ces multiples expressions mettent le doigt : l'effacement des fonctionnements au profit de la présence, qui, souvent pendant de courts laps de temps, prend le dessus, efface ce qui nous fait penser en général que la réalité n'est faite que de fonctionnements.

Van Lier énumère un certain nombre de situations bien connues favorables aux états de présence :

« certaines heures du jour : la nuit claire, le crépuscule, le plein midi, le petit matin. Certains lieux : le désert, le fleuve, la steppe, le grand nord. Certaines saisons : les pâques, les ruts et chaleurs ». Mais comme le note le philosophe, *« Homo ne s'est pas contenté d'attendre ces coïncidences aléatoires et d'ordinaire, il a mis au point des rituels cycliques permettant d'espérer l'irruption de la présence-absence régulièrement. Ce furent la lutte à mort, le duel (celui de Stendhal décrit par Mérimée), le crime (selon Genet), la danse exténuante, le jeûne, l'immobilité prolongée, l'orgie, la divagation entretenue, le pèlerinage avec ses fatigues et son dépaysement. Dans les cultures plus intellectualistes, la même finalité a produit des peintures, des architectures, des musiques d'art extrême »* (p 175).

Ainsi, peu ou prou, tout le monde recherche ou cultive la présence, pour elle-même. Tout au long de son histoire, l'être humain a élaboré des *« fonctionnements qui ont pour objet la thématization concertée de la présence-absence. Ils occupent une place considérable et peut-être prépondérante dans l'expérience hominienne, donnant lieu à des « vies » spécialisées, comme l'art extrême, la mystique, l'amour, mais traversant aussi la vie courante, comme la vie de café »*. Le succès actuel du yoga ou de la méditation, par exemple, tient sans doute pour beaucoup à la volonté de leurs pratiquants de privilégier les états de présence dans un monde extrêmement technicisé, globalement subordonné aux fonctionnements. Sans l'explicitier très clairement, ces disciplines ont pour vocation d'entraîner l'esprit (et le corps) à se rapprocher vers des états de présence, le « nirvana » ayant sans doute beaucoup à voir avec la présence (mais c'est un non spécialiste qui parle). Mais bien d'autres activités ont pour but de se rapprocher de ces états : la danse, surtout quand elle s'approche de la transe, les drogues diverses et variées, la musique, l'amour, le sport à un certain niveau...

Tous, nous aimons et guettons ces moments de suspens, qui nous ramènent vers la présence et son cristal saisissant... Cela dit, il s'agit généralement d'états assez difficiles à atteindre, car il est difficile de desserrer l'emprise des fonctionnements, difficile de ne penser à rien, d'oublier ses préoccupations, de ne pas être sollicité par mille et une petites et grandes choses, d'oublier son corps.

Fuir la présence

Toutefois, si beaucoup la recherchent, nombreux sont aussi ceux qui la fuient ou l'esquivent, en raison de sa nature insaisissable perturbante, et aussi parce qu'elle rentre en contradiction avec certaines valeurs ambiantes : la « performance », l'effort, l'activité, le travail, qui relèvent des fonctionnements. La quête de présence est

souvent perçue comme une déviance, voire une maladie, associée à des êtres marginaux comme les drogués ou les mystiques. Ainsi, nombreux sont ceux qui développent une forme de phobie des temps morts, perçus comme menaçants pour l'équilibre, en ce qu'ils obligent à se confronter à cette réalité insaisissable. C'est la catégorie des hyperactifs, qui remplissent leurs agendas le plus possible, de peur d'avoir à rencontrer ou côtoyer la présence.

D'une façon générale, l'Occident (avec mille nuances, pardon pour cette généralisation) éprouve une certaine difficulté avec ces états, souvent considérés comme non productifs, un peu inquiétants, bizarres, considérant que l'état normal est celui de pleine vigilance, d'éveil attentif « plein et entier ». De façon assez paradoxale, cette position erronée sur le plan philosophique lui a conféré une certaine force, en lui permettant de se focaliser sur les fonctionnements en général et sur la science en particulier, dont le champ exclut la présence.

Mon chien est-il présent au monde ?

La présence est-elle une exclusivité humaine ou la partage-t-on avec les animaux ? La réponse à cette question demande une certaine prudence, dans la mesure où il n'est pas plus possible de rentrer dans la tête d'un animal que dans celle d'un humain, indescriptibilité oblige. Toutefois, lorsque, installé sur mon canapé, mon chat vient se coucher à mes côtés, et réclamer des caresses, avant de se mettre à ronronner, il n'y a pas de grands efforts à fournir pour imaginer qu'il est lui aussi doué de présence, et qu'il sait comment la cultiver ! La présence joue aussi certainement un rôle dans les séances d'épouillage de nombreuses familles de singes, que beaucoup d'éthologue n'appréhendent que sous l'angle utilitaire des « relations sociales », ignorant que l'on peut rechercher la présence pour la présence. D'ailleurs, on peut remarquer qu'une approche des comportements ignorant la présence verse souvent dans le behaviorisme, comme si les animaux étaient des automates ; or, s'ils sont souvent régis par des programmes nerveux « automatiques », ce ne sont pas des machines ; il faut entendre par là qu'ils sont sans doute dotés de présence, et qu'eux aussi la recherchent, dans le chant, la tendresse, le jeu... Bien des indices de ce genre incitent ainsi à penser que nous partageons la présence avec les animaux supérieurs (chiens, chats, singes...). Mais à partir de quelle taille de cerveau ou de complexité neurologique apparaît-elle ? Il n'existe pas de réponse claire à ce sujet. On peut supputer qu'un insecte soit peu présent au monde et que son comportement soit quasi intégralement dicté par des automatismes biochimiques.

Mais il est difficile à l'heure actuelle de fixer un seuil. Une chose est sûre : cette approche de la présence, qui évacue la morale, ou l'intelligence, qui distingue la présence des fonctionnements, nous rapproche des animaux supérieurs, dont on peut présupposer qu'eux aussi sont présents, même s'ils ne la cultivent pas comme nous.

Conclusion

Cet article contient au moins deux informations clefs. La première, la plus évidente, est que le cerveau est un computer bio-électro-chimique, ce que les neurosciences ont largement montré au cours des dernières décennies. Bien sûr, il existe un certain nombre de différences entre le cerveau et les computers avec lesquels nous travaillons désormais au quotidien, mais elles ne remettent pas en cause cette parenté fondamentale. Beaucoup moins évidente, la seconde information clef est que ce computer bio-électro-chimique s'accompagne d'un phénomène unique dans l'univers connu : la présence, qui offre la particularité d'être indescriptible, ce qui lui vaut donc d'être ignorée voire rejetée par la science, qui ne peut remettre en cause ses principes fondamentaux. La présence a été déjà aperçue par la philosophie, mais succinctement, sans en tirer toutes les conséquences, notamment vis-à-vis du psychisme humain. La présence est un peu le chaînon manquant des sciences humaines, qui ont tendance à considérer l'être humain comme une machine fonctionnante, sans prendre en compte cette dimension fondamentale qu'est la présence. Les civilisations, par exemple, ont un positionnement implicite vis-à-vis de la présence, qui conditionne fortement notre rapport au temps et plein d'autres aspects de nos existences.

Cet article ne prétend pas tout résoudre ni tout expliquer, loin de là, mais alerter sur la fécondité de cette notion, que l'*Anthropogénie* d'Henri Van Lier met au jour pour la première fois de façon aussi claire et explicite. Si cet article a suscité votre curiosité, il est bien sûr fortement recommandé de consulter tous les textes de l'*Anthropogénie* qui s'y rapportent.

Denis BAUDIER

Version longue, Mars 2021

Pour en savoir plus

VAN LIER Henri :

- *Anthropogénie*, Bruxelles, Les impressions nouvelles, 2010 ; disponible sur : <<http://www.anthropogenie.com/main.html>>, et en particulier.
 - Chapitre 2, paragraphe A6 : La présence (apparition, phénoménalité, présentialité) et les "intimités" physico-chimiques
 - Chapitre 8 : La distinction primordiale fonctionnements/présence
- Anthropogénies locales. Les philosophies du temps, disponible sur <http://www.anthropogenie.com/anthropogenie_locale/ontologie/philodutemps.htm>
- Anthropogénies locales. La présence dans la conscience chez Sartre. Encyclopaedie française, disponible sur <http://www.anthropogenie.com/anthropogenie_locale/ontologie/sartre.htm>

et aussi

DAMASIO Antonio

- *L'ordre étrange des choses*, Odile Jacob
- *Sentir et savoir*, Odile Jacob

DEHAENE Stanislas

- *Le code de la conscience*, Odile Jacob

DENNETT Daniel Clement

- *La conscience expliquée*, Odile Jacob

KANDEL Eric

- *A la recherche de la mémoire*, Odile Jacob

RAMACHANDRAN Vilaynur

- *Le cerveau, cet artiste*, Eyrolles